

Wilhelm Jensen



Titre original : Gradiva.

Extraits de la publication

« Pompéi, le rêve sous les ruines »

Collection omnibus

D'après la traduction de Roger Olivier
(1903).

Au cours de sa visite d'une des grandes collections romaines d'antiques, Norbert Hanold avait découvert un bas-relief qui l'avait vivement intéressé. Au point que, de retour en Allemagne, il avait été fort heureux de pouvoir s'en procurer un remarquable moulage. Depuis plusieurs années, celui-ci était accroché dans son cabinet de travail presque entièrement garni de rayonnages recouverts de livres à une place spécialement choisie, non seulement pour que l'éclairage soit le meilleur, mais aussi pour que la lumière du couchant l'illumine ne serait-ce que pour peu de temps¹. Cette sculpture représentait, au tiers de sa grandeur nature, une femme encore jeune en train de marcher: Visiblement, elle avait dépassé le stade de l'adolescence, mais ce n'était pas encore une adulte: c'était une vierge romaine d'environ vingt ans. Elle ne rappelait en rien les bas-reliefs si nombreux de Vénus, de Diane ou de toute autre déesse de l'Olympe, pas davantage ceux de Psyché ou d'une nymphe, En elle transparaissait l'humanité de tous les jours, sans que cette expression ait quoique ce soit de péjoratif, quelque chose d'actuel, pour ainsi dire, comme si l'artiste, au lieu de dessiner un croquis sur une feuille de papier, avait rapidement fixé la silhouette de cette femme dans l'argile, sur le vif, en la voyant passer dans la rue. Elle était grande et élancée; sa chevelure légèrement ondulée disparaissait presque complètement sous les plis d'un fichu; son visage assez allongé n'avait rien de particulièrement fascinant et, à l'évidence, il ne cherchait du reste nullement à fasciner. De ses traits fins se dégageait une calme insouciance à l'égard de ce qui l'entourait et son regard paisible, dirigé droit devant elle, témoignait tout ensemble d'une remarquable acuité visuelle et de pensées paisibles qui ne concernaient qu'elle-même. Ce n'était pas par la beauté de ses formes que la jeune femme retenait l'attention, mais bien par quelque chose que l'on ne voit pas souvent dans les statues antiques, j'entends cette grâce naturelle et simple de la jeune fille qui, semblait-il, lui insufflait la vie. Sans doute cette impression provenait-elle surtout de l'attitude dans laquelle l'artiste l'avait représentée: la tête légèrement penchée en avant, la main gauche relevant un peu la robe extraordinairement plissée qui lui couvrait le corps de la nuque aux chevilles, ce qui laissait apparaître des pieds chaussés de sandales. Le gauche était en avant et le droit, prêt à le rejoindre, ne touchait à peine le sol que de la pointe des orteils, tandis que la plante et le talon se dressaient presque à la verticale. Ce mouvement évoquait l'agilité en même temps que la légèreté de la démarche chez cette jeune femme en mouvement, mais

1.¹ Il est piquant de constater que Freud, qui voit le bas-relief en 1907, s'en procure, lui aussi, un moulage et l'accroche au-dessus de son divan

aussi une tranquille confiance en soi. Et c'est cette légèreté d'oiseau, associée à la fermeté de l'attitude, qui lui conférait cette grâce toute particulière.

D'où venait-elle ? Où allait elle ? A vrai dire le docteur Norbert Hanold, professeur d'archéologie à l'Université, ne trouva dans ce bas-relief rien de spécialement remarquable sur le plan de la science qu'il enseignait. Ce n'était pas un produit du grand art de l'Antiquité, mais plutôt une oeuvre de genre de l'époque romaine, et il n'arrivait pas à comprendre comment elle avait bien pu attirer ainsi son attention. Il sentait seulement que quelque chose avait fait impression sur lui dès le premier regard et que cette impression était toujours aussi forte. Pour donner un nom à cette sculpture, il l'avait appelée « Gradiva », c'est-à-dire la femme qui marche. Le mot était le féminin de « Gradivus », adjectif appliqué par les poètes de l'Antiquité au seul Mars, dieu de la guerre, lorsqu'il partait en campagne. Mais Norbert avait trouvé que ce nom caractérisait de la meilleure façon l'attitude et le mouvement de la jeune fille ou, pour employer une expression de notre époque, de la jeune dame; car il était certain qu'elle n'appartenait pas à la basse classe de la société. C'était la fille d'un noble, en tout cas d'un *honesto loco ortus*². Peut-être même, l'idée lui en était venue spontanément devant sa silhouette, avait-elle eu pour père un édile patricien chargé des approvisionnements en blé et de l'organisation des jeux de Cérés; peut-être aussi se rendait-elle au temple de la déesse pour une quelconque besogne.

Pourtant le jeune archéologue avait du mal à l'imaginer dans le cadre de cette grande ville bruyante, de ce monde qu'était Rome. Sa personne, son calme, sa quiétude, il ne pouvait se les représenter dans cette agitation multiple, où on ne prête pas attention à son voisin, mais bien dans une petite cité où chacun la connaîtrait et s'arrêterait pour dire à son compagnon, tout en la suivant du regard: « C'est Gradiva »,—bien entendu Norbert ne pouvait lui donner son véritable nom—« la fille de... C'est elle qui a la plus belle démarche de toutes les jeunes filles de notre ville ».

Comme s'il les avait personnellement entendus, ces mots s'étaient gravés dans son esprit et y avaient presque transformé une autre hypothèse en conviction. Au cours de son voyage en Italie, il avait séjourné plusieurs semaines à Pompéi pour en étudier les ruines; et, de retour en Allemagne, l'idée lui était un jour venue que la jeune femme du bas-relief marchait en fait sur ces pierres plates, dogagées depuis lors des cendres, qui permettaient aux piétons, les jours de pluie, de traverser les rues à pied sec. tout en laissant un passage aux roues des

²« D'un homme de bonne famille. »

voitures. C'est ainsi qu'il la voyait avancer un pied au-dessus de l'intervalle séparant deux pierres, tandis que l'autre se trouvait sur le point de rejoindre le premier. Et en même temps qu'il contemplant la jeune femme en train de se déplacer, son imagination recréait réellement la vie autour d'elle et dans le reste de la ville. Sa connaissance de l'Antiquité aidant, il allait ainsi faire revivre la longue rue, où, des deux côtés, alternaient, avec les maisons, temples et portiques. Il revit également les boutiques des commerçants et des artisans — tabernae, officinae, cauponae— magasins, ateliers et tavernes. Les boulangers exposaient leur pain; ailleurs, des cruches d'argile encastrées dans le marbre des comptoirs offraient à la clientèle ce qui était nécessaire au ménage et à la cuisine. A un coin de rue, une femme assise offrait dans des corbeilles des légumes et des fruits. Elle avait ouvert la coque d'une demi-douzaine de grosses noix, pour attirer l'attention des acheteurs sur la fraîcheur et le bon état des fruits. Où que se dirigeait son regard, Norbert rencontrait des couleurs vives, des façades multicolores, des colonnes aux chapiteaux rouges et jaunes: tout brillait et scintillait dans l'éclat aveuglant du soleil de midi. Plus loin, sur un socle élevé, se voyait une statue d'une blancheur étincelante; et, dominant le tout, par-delà le léger tremblement d'un brouillard de chaleur, le Vésuve se dressait vers le ciel; mais il n'avait pas la forme de cône brun et désertique qu'on lui voit de nos jours, recouvert qu'il était, jusqu'à son sommet escarpé et rugueux, d'une végétation d'un vert lumineux.

Dans la rue, à l'heure de midi, on ne voyait que peu de gens; les rares passants recherchaient l'ombre là où ils pouvaient, car, à cet instant de la journée, en été, l'intense chaleur paralysait la cité si active à d'autres moments. C'est alors que Gradiva passait d'une dalle sur l'autre, mettant en fuite un lézard vert et doré.

Tel était le spectacle qui se déroulait sous les yeux de Norbert Hanold. Mais une autre présomption s'était fait jour dans son esprit, à force de contempler le visage de la jeune fille. Ses traits lui paraissaient être de plus en plus non ceux d'une Romaine ou d'une femme de race latine, mais bien ceux d'une Grecque. Et peu à peu, ses suppositions devinrent une certitude qu'expliquait amplement l'ancienne colonisation de l'Italie du Sud par les Grecs. A partir de là, d'autres imaginations agréables naquirent dans son cerveau: peut-être la jeune domina avait-elle parlé en langue grecque chez ses parents; peut-être avait-elle été nourrie de culture grecque pendant son enfance et son adolescence ? En y regardant de plus près, Norbert trouvait également ses hypothèses confirmées par l'expression du visage qui, sous sa modestie, laissait deviner à coup sûr intelligence et finesse d'esprit.

Ces suppositions et ces découvertes ne suffisaient certes pas à faire naître un réel intérêt archéologique pour ce petit bas-relief, et Norbert savait pertinemment qu'autre chose le poussait à y penser si souvent, qui, finalement, rejoignait la science qu'il professait. Il s'agissait pour lui de porter un jugement critique: l'artiste avait-il saisi et représenté la démarche de Gradiva sur le vif ? Norbert n'arrivait pas à donner une réponse satisfaisante à cette question, et sa riche collection de reproductions de sculptures antiques ne lui était, en la matière, d'aucun secours. En fait, il trouvait exagérée la position presque verticale du pied droit; à chaque imitation du mouvement qu'il avait tenté sur lui-même, le pied qui restait en arrière ne prenait pas une verticale aussi prononcée; pour employer un vocabulaire de mathématicien, disons que son pied, pendant le court instant où il ne bougeait pas, formait avec le sol un angle de quarante-cinq degrés seulement,—ce qui lui paraissait être la position la plus naturelle et la plus adéquate au mécanisme de la marche.

Un jour qu'il se trouvait en compagnie d'un jeune anatomiste de ses amis, il en profita pour lui poser la question; mais il ne put obtenir une réponse précise, car le savant n'avait jamais entrepris d'observations à ce sujet. Néanmoins il renouvela l'expérience qui confirma la conclusion de Norbert, mais sans pouvoir affirmer si la démarche d'une femme était différente de celle d'un homme. Le problème resta donc entier.

Toutefois leur échange de vues n'avait pas été inutile, car il avait fait naître chez notre archéologue l'idée nouvelle qu'il pourrait bien procéder lui-même à des observations, pour tenter d'éclaircir l'affaire. Certes il fut de ce fait obligé de se comporter de façon plutôt étrange: jusqu'à ce jour, le sexe faible n'existait pour lui que dans ses représentations en marbre ou en bronze, et il n'avait jamais accordé la moindre attention aux femmes de son temps, Mais sa soif de connaissance lui communiqua une ardeur scientifique telle qu'il s'adonna à cette recherche particulière, l'estimant nécessaire. Dans la foule de la grande ville ce n'était pas très commode; aussi n'espéra-t-il un résultat que dans les artères peu fréquentées. Mais là encore la démarche des femmes était, la plupart du temps, cachée par leurs longues robes. En règle générale, seules les servantes portent des jupes courtes mais presque toutes avaient aux pieds des chaussures grossières, ce qui les éliminait dans la recherche de la solution du problème. Toutefois Norbert ne se découragea pas et poursuivit ses observations par n'importe quel temps. Il remarqua que la pluie favorisait nettement son entreprise, dans la mesure où elle incitait les dames à retrousser leur robe; Mais, inévitablement, plus d'une devait trouver étrange qu'un homme fixe ainsi ses pieds, et il n'était pas rare qu'une expression de contrariété sur un visage indiquât que l'attitude de Norbert était tenue

pour audacieuse ou même inconvenante. Il arrivait cependant parfois que l'allure séduisante du jeune archéologue provoquât quelque encouragement dans certains regards, mais il ne comprenait ni l'une ni l'autre de ces réactions.

Pourtant, petit à petit, grâce à sa ténacité, il rassembla un certain nombre d'observations qui l'amènèrent à découvrir des différences dans les démarches. Certaines femmes progressaient lentement, d'autres allaient d'un pas vif, d'autres encore avaient une allure lourde, d'autres enfin se déplaçaient avec légèreté. Quelques-unes laissaient glisser la plante de leur pied au ras du sol; rares étaient celles qui la relevaient obliquement en un mouvement plus gracieux. Mais chez aucune il ne retrouva la démarche de Gradiva. Cette constatation le combla d'aise. Il ne s'était donc pas trompé en jugeant le bas-relief en archéologue. D'un autre côté le résultat de toutes ses recherches le contrariait, car il trouvait belle en soi la position verticale du pied relevé et il regrettait qu'elle vint peut-être de la seule imagination ou de la seule fantaisie du sculpteur, sans avoir le moindre rapport avec la réalité.

Peu après que ses observations sur le pied des femmes l'eurent mené à cette conclusion, il fit une nuit un affreux cauchemar. Il se trouvait dans l'ancienne Pompei précisément le 24 août 79, jour de l'effroyable éruption du Vésuve. La ville vouée par le destin à l'anéantissement, était couverte d'un épais voile de fumée noire et, par moments, la lueur rouge sang des flammes surgies du cratère passait par une déchirure de ce voile. Tous les habitants affolés et terrifiés cherchaient leur salut dans la fuite, isolément ou en groupes confus. Sur Norbert tombaient les lapilli et les cendres, mais, comme il arrive miraculeusement dans les rêves, il ne fut pas blessé. Il sentait dans l'air la mortelle odeur du soufre, sans que sa respiration en fût affectée. Il se tenait devant le Forum, près du temple de Jupiter, quand il vit soudain Gradiva à quelques mètres de lui. Jusqu'à cette minute il n'avait pas pensé qu'elle pût se trouver là; mais à présent cela lui paraissait concevable et il lui sembla tout à fait normal, puisqu'elle était pompéienne, qu'elle vive dans sa ville natale. Il ne fut pas davantage surpris qu'elle y soit en même temps que lui, à son insu. Il la reconnut au premier coup d'œil. La reproduction en pierre qu'il avait d'elle s'avérait exacte jusque dans les moindres détails, et l'allure, qu'involontairement il qualifia de lente festinansi, avait été, elle aussi, très fidèlement rendue. D'un pas tranquille et souple à la fois, elle traversa le Forum dallé en direction du temple d'Apollon, avec cette indifférence sereine qui lui était propre à l'égard du monde environnant. Plongée dans ses pensées, elle paraissait ne rien remarquer de la catastrophe qui s'abattait sur la ville. La voyant ainsi, Norbert oublia de son côté le terrible événement, tout au moins pour quelques instants; mais craignant de voir disparaître

rapidement la réalité vivante de Gradiva, il essaya de la graver dans son esprit avec la plus grande précision possible. Il lui vint alors subitement à l'idée que, si elle ne se sauvait pas en toute hâte, elle ne pourrait échapper au cataclysme; une violente angoisse lui arracha alors un cri d'avertissement. Elle l'entendit, tourna la tête dans la direction de Norbert, si bien que, pendant quelques secondes, il vit son visage de face, empreint d'une expression de totale incompréhension; puis, sans s'attarder davantage, elle poursuivit son chemin comme si de rien n'était. A cet instant son visage perdit ses couleurs et sembla devenir de marbre. Elle s'avança jusqu'au portique du temple, s'assit entre les colonnes sur une marche et y posa lentement la tête. C'est alors que les larmes tombèrent en si grande quantité qu'ils formèrent une sorte de rideau absolument opaque. Norbert courut pour rejoindre Gradiva, retrouva l'endroit où elle avait disparu à ses yeux et l'aperçut sur la marche, protégée par l'avancée du toit, dans l'attitude de quelqu'un qui dort

mais elle ne respirait plus, les vapeurs sulfureuses, manifestement, l'avaient asphyxiée. Les lueurs rouges du Vésuve éclairaient par moments son visage qui, les paupières fermées, ressemblait tout à fait à celui d'une belle statue. Les traits ne trahissaient aucune angoisse; nul rictus de frayeur ne les déformait; ils exprimaient plutôt une étonnante résignation à l'inéluctable. Mais bientôt ils devinrent difficilement discernables, car une pluie de cendres arriva et s'étendit sur eux à la façon d'un voile de crêpe gris qui en cacha le dernier éclat. En peu de temps elle recouvrit le corps tout entier d'une couche régulière comme l'eût fait la neige d'hiver dans les pays nordiques. On ne voyait plus émerger de la cendre que la moitié supérieure des colonnes du temple d'Apollon, car le linceul gris s'épaississait très vite autour d'elles.

Quand Norbert s'éveilla, il avait encore dans les oreilles les cris et les appels confus des habitants de Pompéi qui cherchaient à fuir et le vacarme sourd du ressac qui montait à l'assaut des rochers de la côte. Bientôt il reprit conscience; le soleil d'avril jetait en travers de son lit un éclatant ruban doré et, de l'extérieur, montaient jusqu'à ses fenêtres les bruits divers de la grande ville, les cris des marchands, le roulement des voitures. Pourtant il revivait son rêve dans les moindres détails, et il lui fallut un bon moment pour se libérer entièrement de ce monde imaginaire et se convaincre qu'il n'avait pas été vraiment témoin de la catastrophe de la baie de Naples, deux mille ans auparavant. Ce n'est qu'en s'habillant qu'il y parvint. En revanche, il ne réussit pas, malgré un raisonnement des plus logiques, à se débarrasser de l'idée que Gradiva avait vraiment vécu à Pompéi et qu'elle y avait été ensevelie en 79. Bien plus, sa première hypothèse était maintenant pour lui une

certitude, à laquelle était venue s'en ajouter une autre. D'un œil mélancolique, il considéra le bas-relief qui prenait soudain une nouvelle signification: c'était en quelque sorte une sculpture funéraire, dans laquelle l'artiste avait fixé pour la postérité l'image de cette femme morte en pleine jeunesse. Mais, quand on la regardait sans prévention, son attitude ne laissait aucun doute : dans la nuit fatale, elle s'était bien allongée pour mourir, avec ce flegme qu'elle avait manifesté dans le rêve de Norbert. On disait autrefois que ceux qui quittaient cette terre dans la fleur de leur jeunesse devenaient les favoris des dieux. Avant de mettre son faux col, Norbert, en robe de chambre et en pantoufles, ouvrit sa fenêtre et regarda au-dehors. Le printemps était là, monté enfin jusque dans les pays du Nord, manifestant sa présence dans la grande ville de pierre par le bleu du ciel et la douceur de l'air. Quelque chose s'en dégagait, qui émouvait les sens et éveillait le désir de se retrouver parmi la verdure, les senteurs agrestes et le chant des oiseaux. C'était comme un souffle qui vous enveloppait la rue, les marchandes avaient orné leurs corbeilles de fleurs sauvages et, à une fenêtre ouverte, un canari dans sa cage chantait à gorge déployée. Le pauvre oiseau fit de la peine à Norbert qui perçut, sous le chant clair et apparemment rempli d'allégresse, la nostalgie de la liberté, l'attrance des lointains.

Mais les pensées du jeune archéologue ne s'attardèrent pas longtemps à ces considérations, car une nouvelle idée le sollicitait : il ne s'était pas suffisamment demandé dans son rêve si l'authentique Gradiva avait vraiment eu l'allure qu'on remarquait dans le bas-relief, et que n'avaient pas, en tout cas, les femmes de son temps. C'était étrange, parce que l'intérêt scientifique qu'il portait à cette sculpture reposait justement sur ce point. D'un autre côté, cela pouvait s'expliquer par l'émotion dans laquelle l'avait plongé la menace qui pesait sur la vie de la jeune femme. Il chercha, mais en vain pour l'instant, à se remémorer sa démarche.

Soudain, il ressentit comme un choc, sans pouvoir dire sur k moment d'où il provenait. Et puis il comprit: en bas, dans la rue, lui tournant le dos, une femme, jeune d'après sa silhouette et ses vêtements, marchait d'un pas élastique. De la main gauche elle avait légèrement relevé le bas de sa robe qui ne lui descendait plus que jusqu'aux chevilles. Norbert eut l'impression que, dans le mouvement en avant, la plante du pied menu qui se trouvait en arrière se mettait à la verticale pendant un instant, ne reposant que sur la pointe des orteils. Mais ce n'était peut-être qu'une apparence. La distance et la perspective due à la hauteur ne permettaient pas d'être affirmatif.

Soudain Norbert Hanold se retrouva en pleine rue, sans avoir bien compris comment il y était parvenu. Pareil à un enfant qui glisse sur la

rampe de l'escalier, il avait dévalé les étages à toute vitesse, et maintenant il courait au milieu des voitures, des carrioles et des passants. Certains le regardèrent étonnés, d'autres lui lancèrent des quolibets ou le moquèrent un peu. Mais il ne se rendait pas compte qu'ils s'adressaient à lui, car ses yeux étaient occupés à chercher la jeune dame, dont il avait cru reconnaître la robe à quelques dizaines de pas devant lui. Seul le haut de son corps était visible; la partie inférieure lui demeurait cachée, surtout les pieds: en effet, la foule des gens qui se pressaient sur le trottoir l'empêchait de les voir.

Une vieille marchande de légumes corpulente le saisit au passage par la manche et lui dit en ricanant: « Dites donc, fifils à sa mémère, vous avez dû vous envoyer cette nuit un peu trop de liquide derrière la cravate, et maintenant vous cherchez votre lit dans la rue. Vous feriez mieux de rentrer chez vous et dé vous regard« dans une glace. » Un éclat de rire général lui confirma qu'il était tenue peu convenable pour la rue. C'est alors seulement qu'il comprit comment, sans réfléchir, il avait quitté son appartement. Il fut tout interloqué, car d'habitude il attachait beaucoup d'importance à la correction de sa tenue vestimentaire ; alors, abandonnant son projet, il retourna rapidement chez lui. Visiblement il sortait d'un rêve qui lui brouillait les sens et l'induisait en erreur par de fausses apparences: n'avait-il pas vu au dernier moment la jeune femme tourner la tête lorsque les gens avaient ri ? Il avait bien cru apercevoir alors non le visage d'une étrangère, mais bien celui de Gradiva jetant sur lui ce même regard que dans son rêve.

Le docteur Norbert Hanold se trouvait dans l'agréable situation matérielle du monsieur qui peut tout s'offrir au moment même où il en a envie, sans avoir de compte à rendre à quiconque. C'est lui seul qui décide: en ce sens sa position était bien plus favorable que celle du canari, dont le chant sans espoir ne pouvait seulement qu'exprimer l'instinct inné de liberté et le désir profond de quitter sa cage pour retrouver les lointains ensoleillés. Par ailleurs, le jeune archéologue avait un certain nombre de traits communs avec l'oiseau. Il n'était pas né libre, en pleine nature; depuis sa naissance, il avait grandi derrière les barreaux que lui avait imposés la tradition familiale par le biais de l'éducation et de décisions le concernant prises par autrui. Dès son plus jeune âge, ses parents n'avaient jamais douté que plus tard leur garçon, fils unique d'un professeur de Faculté spécialiste de l'Antiquité, ne perpétuerait l'éclat du nom paternel et même ne l'augmenterait. Cette succession lui était toujours apparue comme le but naturel de son existence future et il ne l'avait jamais perdue de vue, même quand il s'était retrouvé seul après la mort prématurée de ses parents. Son examen de philologie brillamment passé, il avait fait en Italie le classique, l'obligatoire voyage d'études et y avait admiré une quantité

impressionnante d'originaux antiques, dont il n'avait pu voir jusqu'alors que des reproductions. Rien de plus enrichissant pour son esprit ne pouvait se comparer aux galeries de Florence, aux musées de Rome ou de Naples. Il était naturel aussi qu'il se reconnaisse le mérite d'avoir utilisé au mieux son séjour dans la Péninsule pour y parfaire ses connaissances. Il était rentré en Allemagne pleinement satisfait, mais également désireux de mettre toutes ses acquisitions au service de la science. Qu'à côté des objets d'un passé lointain puisse aussi exister un présent au milieu duquel il vivait ne lui était venu que très confusément à l'esprit. Pour lui, le marbre et le bronze n'étaient nullement des matières mortes, mais bien la seule chose réellement vivante, capable de donner un but, un sens et sa vraie valeur à l'existence humaine. C'est ainsi qu'il passait son temps entre ses quatre murs, ses livres et ses sculptures, n'éprouvant pas le besoin de fréquenter ses semblables; au contraire, fuyait le plus possible tout contact avec les autres, ne tenant pas à perdre stupidement son temps: il ne se montrait que rarement en société et, encore, à regret, quand il ne pouvait éviter les visites que lui imposait la tradition familiale. On savait bien qu'au cours de telles rencontres il n'avait d'yeux ni d'oreilles pour personne. On savait aussi que le premier prétexte venu lui était bon pour prendre congé dès la fin d'un déjeuner ou d'un dîner et que, dans la rue, il ne saluait aucun de ceux avec qui il avait un jour partagé un repas. Cela lui valait de n'être pas très bien considéré, en particulier par les jeunes dames, car il lui arrivait de regarder avec indifférence, comme s'il la voyait pour la première fois, celle avec qui il avait exceptionnellement échangé quelques mots au cours d'une réception.

Il se peut que l'archéologie soit en elle-même une science assez étrange; il est également possible que sa conjonction avec la personnalité de Norbert Hanold ait produit un curieux mélange toujours est-il qu'elle n'exerçait pas sur les autres une attraction particulière. A Norbert elle n'apportait que peu d'éléments qui lui auraient permis de jouir de la vie, chose que recherche d'ordinaire la jeunesse. Pourtant la nature l'avait en quelque sorte doté d'un correctif qui n'avait absolument rien à voir avec la science, du reste à son insu : c'était une imagination singulièrement vive, qui se manifestait chez lui non seulement en rêve, mais aussi dans les états de veille, et qui, au fond, ne l'aidait pas spécialement à appliquer une méthode de recherche scientifique stricte et concrète. Ce don était un nouveau trait de ressemblance avec le canari, qui lui, étant né en captivité, n'avait jamais rien connu d'autre que les barreaux de sa prison. Il sentait cependant qu'il lui manquait quelque chose et il exprimait dans son chant ce désir d'inconnu. Norbert le comprenait du moins ainsi et c'est pourquoi, de retour dans sa

chambre, il avait plaint une fois de plus l'oiseau qu'il voyait de sa fenêtre.

Ce jour-là, il éprouva lui aussi le sentiment qu'il lui manquait quelque chose, sans pouvoir toutefois déterminer ce que c'était. Il eut beau réfléchir, ce fut peine perdue. L'air léger du printemps, le soleil, le parfum de l'atmosphère faisaient monter en lui des sentiments confus qui l'amènèrent finalement à cette conclusion: lui aussi était dans une cage, derrière des barreaux. Mais il eut aussitôt la pensée apaisante que sa situation était infiniment plus enviable que celle du canari, car il possédait des ailes que rien n'empêcherait de battre lorsqu'il aurait envie de retrouver la liberté. Voilà où en était Norbert de ses réflexions: première étape sur la route que la méditation venait de lui ouvrir. Il réfléchit un court instant, au bout duquel il prit la décision de profiter du printemps pour faire un voyage. Le jour même il prépara sa petite valise: au crépuscule, il dit à regret adieu à Gradiva, qui, dans les derniers rayons du couchant, semblait traverser d'un pas plus allègre que de coutume une des rues de Pompéi, en passant d'une pierre sur l'autre. Il prit le rapide de nuit en direction de l'Italie. Bien que cette envie subite de partir fût née d'un sentiment difficile à préciser, il se l'expliqua toutefois, après réflexion, par le désir d'effectuer un travail scientifique. Il s'était rendu compte qu'à Rome il avait négligé d'approfondir, sur le plan archéologique, certaines questions essentielles se rapportant à un certain nombre de statues. A présent, il roulait vers la capitale italienne où il arriverait après un voyage d'une seule traite d'un jour et demi.

.....

Mais puisqu'il avait décidé ce voyage sur un coup de tête, invita Minerva, il résolut durant la nuit de profiter au bénéfice de la science, ne serait-ce au'un journée, de la bêtise qu'il avait commise. Aussi, le lendemain matin, dès l'heure d'ouverture, se rendit-il à l'ingresso, seul accès autorisé de Pompéi. Devant et derrière lui, par petits groupes, sous la conduite des inévitables guides, marchaient les clients des deux hôtels, avides sans doute de déterrer en secret quelque objet. Ils tenaient à la main le Baedeker rouge ou un quelconque cousin de celui-ci en une autre langue. L'air frais du matin résonnait presque exclusivement de conversations en anglais ou en américain cependant que les couples allemands roucoulaient là-bas à Capri, derrière le mont Sant Angelo, tout en prenant leur petit déjeuner à leur quartier général, chez Pagano³, et en échangeant chatteries et élans amoureux. Par

³Café-restaurant de Capri, ators fort à la mode. (N.d.E.)

expérience, Norbert savait comment se débarrasser rapidement du guide assommant: il lui glissa à l'oreille les mots qui convenaient et dans la main une bonne mancia⁴. Il allait maintenant pouvoir se promener où bon lui semblerait et tout à sa guise.

Il fut heureux de constater la fidélité de sa mémoire: partout, en effet, où il posait ses regards, il retrouvait les objets et les choses tels qu'il les avait enregistrés autrefois dans son esprit, exactement comme s'il les y avait gravés la veille; ceci bien sûr grâce à son don d'observation de spécialiste. Mais, d'un autre côté, cette remarque qu'il ne cessait de faire devint pour lui la preuve que sa présence à Pompéi était bien inutile; et une totale indifférence gagna de nouveau sa vue et sa pensée, comme la veille au soir sur les remparts. Bien qu'en levant les yeux il aperçût le panache de fumée du Vésuve dans le bleu du ciel, il ne se souvint pas une seule fois, ce qui était étrange, d'avoir été en rêve le témoin de l'ensevelissement de la cité sous les cendres du volcan, en l'an 79.

Après des heures de marche, il ressentit une certaine fatigue et l'envie de dormir. Mais il n'était absolument pas question d'un rêve: il se vit entouré d'une foule d'anciennes portes, de colonnes et de murs d'un extrême intérêt pour un archéologue, mais qui, sans le secours ésotérique de la science, ne ressemblaient à rien d'autre qu'à un grand tas de décombres, bien rangé certes, mais d'une extraordinaire fadeur. Et quoique science et rêverie se tournent généralement le dos, elles avaient trouvé ce jour-là un beau terrain d'entente afin de priver Norbert de leur aide et de l'abandonner complètement à la vacuité de sa promenade. C'est ainsi qu'il avait flâné du Forum à l'amphithéâtre, de la Porte de Stabies⁵ à la Porte du Vésuve, qu'il avait parcouru la Voie des tombeaux et bien d'autres encore. Pendant ce temps, le soleil avait, lui aussi, progressé tout au long de son parcours matinal, jusqu'à l'endroit où il avait coutume d'amorcer sa descente vers la mer. C'était là le signe pour les Anglais et les Américains, hommes ou femmes, à la grande satisfaction des guides qu'ils ne comprenaient pas, mais qui avaient quand même parlé à se rompre la voix, c'était là le signe d'avoir à regagner leurs hôtels respectifs des Dioscures pour s'installer confortablement dans la salle de restaurant, où allait leur être servi le repas de midi. Du reste, ils avaient vu de leurs propres yeux tout ce qu'il leur était nécessaire de connaître pour, une fois rentrés chez eux, pouvoir tenir sur le sujet une bonne conversation. C'était l'heure où les

⁴Pourboire. (N.d.E.)

⁵Stabies (aujourd'hui Castellamare di Stabia): ville de l'Italie ancienne, proche de Pompei, et qui fut également détruite en 79 par l'éruption du Vésuve. (N.d.E.)

touristes, rassasiés du passé, faisaient retraite par petits groupes et refluait tous au même moment par la Via Marina, afin de ne pas arriver trop tard aux tables qualifiées par euphémisme de tables de Lucullus dans les restaurants modernes du Diomède et du Suisse, ce qui les aurait condamnés à la portion congrue. A tout bien considérer, c'était, sans nul doute, la solution la plus sage, car le soleil de midi au mois de mai était fort bien disposé à l'égard des lézards, des papillons et des hôtes ailés du vaste champ de ruines; en revanche, l'insistance de ses rayons perpendiculaires manquait d'agrément pour le teint nordique d'une Mistress ou d'une Miss. Et c'est sans doute la raison pour laquelle le nombre des charming avait considérablement diminué au cours de la dernière heure de la matinée, tandis que les shocking augmentaient d'autant, et que les Aoh, sortant de la bouche des messieurs bien plus largement ouverte qu'au début de la visite, trahissaient une tendance suspecte au bâillement. Mais ce qui était curieux, c'était la façon dont les vestiges du Pompéi ancien prenaient un tout nouveau visage, dès l'instant que les touristes disparaissaient. Ce n'était point une ville vivante, mais c'est seulement alors, semblait-il, que l'immobilité de la mort la gagnait, et on avait le sentiment que justement la mort se mettait à parler, encore que d'une manière non perceptible aux oreilles humaines. En effet, un murmure s'entendait çà et là, pareil à un chuchotement qu'exhaleraient les pierres. Ce n'était en réalité que la brise du sud, le vieil Atabulus⁶, qui, deux mille ans auparavant, avait déjà bourdonné autour des temples et des maisons, et qui aujourd'hui s'amusait à folâtrer dans les herbes vertes et scintillantes des petits murs en ruines. Souvent aussi, il arrivait des côtes africaines en mugissant et en sifflant sauvagement de toutes ses forces. Mais aujourd'hui il se contentait de caresser de son souffle impalpable ses anciennes connaissances revenues à la lumière Car il ne pouvait se défaire de cette habitude innée d'enfant du désert: envelopper de sa chaude haleine tout ce qu'il rencontrait sur son chemin, ne fût-ce que très légèrement. En outre, il recevait l'aide du soleil, ce père toujours jeune, qui, renforçant son souffle brûlant et achevant ce que lui ne pouvait faire, recouvrait toutes choses d'un scintillant voile de lumière. Comme avec un grattoir d'or, il effaçait sur les façades des maisons, le long des semitue et des crepidines viarum, c'était autrefois le nom des trottoirs, le moindre trait d'ombre. Il jetait dans les vestibula, les atria, les peristyla et les tablina ses faisceaux de rayons; et, là où l'avancée d'un toit leur barrait le passage, il lançait par en dessous des paquets d'étincelles. C'est à peine si on trouvait un

1. ⁶L'atabulus (en français, l'atabule): vent de l'Apulie, région appelée aujourd'hui les Pouilles. (N.d.E.)

recoin qui parvenait à se protéger des flots de lumière et à s'entourer d'une douce ombre argentée. Toutes les rues couraient entre les anciens murs comme un long ruban de toile blanche qu'on déploie dans le soleil pour qu'il blanchisse davantage. Toutes, sans exception, présentaient la même immobilité et étaient plongées dans le même silence, car il n'y avait pas que les touristes bruyants et nasillards qui les avaient désertées: les lézards et les papillons, eux aussi, semblaient avoir quitté le muet champ de ruines. En réalité, ces animaux étaient cachés dans leurs recoins, mais ils y étaient invisibles, bien à l'abri. Comme l'avaient déjà fait leurs ancêtres des montagnes et des rochers, quand le grand Pan s'allongeait pour dormir; les uns s'immobilisant afin de ne pas le déranger; les autres refermant leurs ailes, et se blottissant çà et là. On avait l'impression qu'ici plus qu'ailleurs ils étaient sensibles à la loi du brûlant silence sacré de midi qui veut qu'à l'heure des esprits toute vie se taise et disparaisse, parce que les morts vont revenir et se mettre à parler dans la langue muette des fantômes. Cet autre aspect que prenaient les choses s'imposait moins aux yeux qu'à l'esprit, ou pour être plus exact à ce qu'on pourrait appeler un sixième sens; et ce dernier était si puissant et si profond quand on le possédait qu'on ne pouvait se soustraire à son influence. Certes, il ne fallait pas le chercher parmi l'estimable clientèle des deux hôtels de l'ingresso en train déjà de manier la cuillère à potage. Mais Norbert, lui, avait reçu ce don de la nature et il devait en assumer les conséquences. A son corps défendant sans doute; et non pas parce qu'il se sentait d'accord avec cet état de choses, car il ne désirait rien d'autre que de se trouver dans son bureau, un bon livre à la main, plutôt que d'être là, après cet inutile voyage de printemps. Pourtant, peu après avoir quitté la Voie des tombeaux pour revenir en ville en franchissant la Porte d'Herculanum, et qu'à la hauteur de la Maison de Salluste il avait involontairement et distraitement pris à gauche un étroit vicolo⁷, ce fameux sixième sens s'était réveillé en lui, à proprement parler le mot « réveillé » n'est pas exact; disons plutôt que Norbert fut plongé par ce sixième sens dans un état de rêve étrange, à égale distance de la conscience claire et de l'inconscient. Comme s'il était le gardien d'un secret, le profond silence de ce midi lumineux enveloppait tout: silence de mort d'où même le moindre souffle avait disparu et dans lequel Norbert osait à peine respirer.

Il se trouvait à l'angle du Vicolo di Mercurio⁸ et de l'assez large Via di Mercurio⁹ qui s'étendait passablement loin à gauche et à droite. Elle

⁷ Ruelle, venelle. (N.d.E.)

⁸ Ruelle de Mercure (N.d.E.)

⁹ Rue de Mercure. (N.d.E.)

portait le nom du dieu du Commerce, car c'était autrefois l'artère marchande; les coins de rue aujourd'hui muets le rappelaient encore. Souvent on apercevait l'entrée de tabernae, boutiques aux comptoirs de marbre craquelés. Ici, on reconnaissait l'intérieur d'une boulangerie; là, de nombreux pots de grès énormes et ventrus indiquaient qu'on avait vendu de l'huile et de la farine. En face, d'autres amphores, celles-là minces et munies d'anses, encastrées dans les trous des tables de vente, laissaient supposer que là avait été un commerce de vins; et on pouvait penser que, le soir, les esclaves et les servantes du voisinage se pressaient nombreux à la caupona¹⁰ pour venir chercher dans leurs cruches le vin destiné à leurs maîtres. L'inscription dans la mosaïque, devant l'entrée, illisible aujourd'hui, avait été manifestement usée par de nombreux pieds: sans doute avait-elle vanté, aux yeux des passants, le vinum preecellens¹¹. Sur le mur de la facade on pouvait remarquer, à quatrevingts centimètres du sol environ, un graffito vraisemblablement gravé dans le crépi par un écolier, soit avec son ongle, soit avec un clou: il commentait, peut-être avec humour, cette publicité en soulignant que le vin devait son inégalable qualité à une copieuse adjonction d'eau. En effet Norbert crut déchiffrer le mot caupo¹², mais il n'aurait pu l'affirmer avec certitude. Pourtant il était très [ort pour déchiffrer des graffiti quasiment illisibles et ses réussites dans ce domaine lui avaient valu un certain succès; mais, dans le cas présent, c'était la défaillance totale. Et pas seulement cela: il avait aussi l'impression de ne plus rien comprendre au latin et il trouvait stupide de sa part de vouloir lire ce qu'un élève, qu'on classerait chez nous en quatrième, avait bien pu graver sur un mur de Pompéi, voici deux mille ans. Non seulement toute sa science l'avait abandonné, mais il n'avait aucun désir de la retrouver. Il ne lui en restait plus que de vagues souvenirs et, dans son esprit, elle n'avait été qu'une sorte de vieille tante desséchée et ennuyeuse, la créature la plus coriace du monde et la plus superflue. Ce qu'elle amrmait, avec un air très doctoral et des lèvres fendillées, et qu'elle disait être la sagesse, n'était rien d'autre que creuse vanité et vide fanfaronnade: elle se contentait de faire un tri parmi les pelures sèches des fruits de la connaissance, sans révéler quoi que ce soit de leur pulpe ou de leur noyau fécond, ni procurer la joie profonde de la compréhension. Ce qu'elle donnait à voir de l'archéologie, c'était une image sans vie, et son langage, aux ternes morts, ne pouvait intéresser que les seuls philologues. Il n'aidait pas à comprendre avec l'âme, le sentiment ou le cœur,—peu importe le nom. Mais celui qui

¹⁰ Taverne. (N.d.E.)

¹¹ Vin de qualité.

¹² Aubergiste, cabaretier. (M d E.)

souhaitait cette compréhension devait venir ici daDs la chaleur torride de midi, seul vivant au milieu des restes du passé, et ne plus voir avec les yeux de son corps, ne plus entendre avec ses oreilles de chair. C'est alors seulement que le passé revivait, sans qu'on voie cependant le moindre mouvement; c'est alors qu'il se mettait à parler, sans qu'on perçoive le moindre son. Le soleil faisait fondre la rigidité tombale des vieilles pierres, un frisson brûlant les parcourait, les morts se réveillaient et Pompéi renaissait. Ce n'étaient pas des pensées à proprement parler blasphématoires que Norbert avait en tête; ce n'était qu'un sentiment confus, qUi pouvait pourtant mériter ce qualificatif. C'était donc dans cet état d'esprit que, sans bouger, il parcourait du regard la Via di Mercurio jusqu'aux remparts. Les blocs de lave aux nombreuses arêtes qui la pavaien s'étendaient à ses pieds, impeccablement assemblés COOrne avant la pluie de cendres: normalement ils étaient gris clair, mais l'éclat du soleil était si fort qu'ils formaient comme un ruban argenté, orné de broderies, entre les murs silencieux et les colonnes en ruines dressées de chaque côté dans un vide surchauffé. Et tout à coup...

Il regardait la rue, les yeux grands ouverts, avec pourtant l'impression de rêver: un peu plus loin, venant de la Maison de Castor et Pollux, à droite, il aperçut soudain Gradiva qui traversait la Via di Mercurio en franchissant d'un pied léger les pienes volcaniques qui mènent d'un trottoir à l'autre. C'était elle, à n'en pas douter; et malgré l'auréole que les rayons du soleil tissaient autour d'elle en fils d'or vaporeux, il reconnut son profil : exactanent le même que celui du bas-relief. Elle baissait un peu la tête qu'enveloppait un fichu retombant sur sa nuque, et sa main gauche soulevait légèrement sa robe aux plis multiples. Comme celle-ci ne descendait pas plus bas que la cheville, il était facile d'apercevoir le pied droit qui restait un instant en arrière: le talon était dressé à la verticale, l'ensemble du pied reposant sur la pointe des orteils. Mais la reproduction en pierre, uniforme et sans couleurs, ne pouvait tout représenter: la robe visiblement taillée dans un tissu doux et souple n'avait pas la froide teinte blanche du marbre mais était d'un jaune clair et chaud. Quant à la chevelure légèrement ondulée qui, sortant du fichu, se voyait sur le front et les tempes, son éclat mordoré la faisait se détacher sur l'albâtre du visage.

En le regardant, ce visage, Norbert se souvint qu'il avait déjà vu Gradiva en rêve dans cette même ville, la nuit où elle s'était étendue tranquillement, comme pour dormir, sur les marches du temple d'Apollon, près du Forum. Avec cette réminiscence, une autre pensoe lui vint pour la première fois à l'esprit; sans même avoir réfléchi, il avait pris le train pour l'Italie et, sans s'être pour ainsi dire arrêté à Rome ni à Naples, il avait poursuivi son voyage jusqu'à Pompéi pour y chercher d'éventuelles traces de la jeune femme. Et ce, au sens propre du terme;

car, avec sa façon bien personnelle de marcher, Gradiva avait dû obligatoirement laisser dans la cendre les empreintes de ses orteils, distinctes de toutes les autres.

C'était donc, une fois encore, une créature de rêve qui se déplaçait sous ses yeux dans la lumière éclatante de midi, et pourtant c'était aussi une réalité. La preuve lui en fut donnée par l'effet qu'elle produisit sur un grand lézard allongé immobile dans les chauds rayons du soleil sur la dernière pierre, près du trottoir d'en face. Le corps scintillant de l'animal, comme fait d'or et de malachite, était parfaitement visible et, devant le pied qui approchait, Norbert le vit glisser brusquement au bas de la pierre et s'enfuir sur les blanches dalles de lave de la rue.

Gradiva traversa d'un pas leste et tranquille et continua son chemin sur le trottoir opposé tournant maintenant le dos à l'archéologue. Elle semblait se diriger vers la Maison d'Adonis. En effet, elle s'arrêta devant un moment; mais, après une brève réflexion, elle se remit à marcher dans la Via di Mercurio. Seule maison noble, la Maison d'Apollon¹³ se dressait tout au bout sur la gauche; elle tirait son nom des nombreuses statues d'Apollon qu'on y avait découvertes Norbert, qui suivait la jeune femme des yeux, se souvint alors qu'elle avait choisi le portique du temple d'Apollon pour s'étendre avant de mourir. C'était donc, selon toute vraisemblance, qu'elle était attirée par le culte du dieu du soleil et qu'elle allait l'adorer. Mais elle s'arrêta une nouvelle fois à l'endroit où d'autres pierres permettaient la traversée de la chaussée, et elle revint sur le trottoir de droite. Elle montra ainsi son autre profil à Norbert qui vit alors la silhouette dans une attitude un peu différente, car la main gauche qui tenait la robe légèrement retroussée ne se voyait plus, mais seulement le bras droit qui pendait le long du corps. Or, étant donné la distance et l'auréole plus dense encore dont le soleil enveloppait la vision, Norbert ne put déterminer où Gradiva avait bien pu brusquement disparaître, quand elle était parvenue à hauteur de la Maison de Méléagre.

Il était encore là, immobile: ses yeux, ses propres yeux venaient d'enregistrer l'image de plus en plus lointaine de Gradiva. A présent seulement il reprenait son souffle, car, jusque-là, sa poitrine était demeurée comme paralysée. En même temps, son sixième sens, refoulant tous les autres, le tint complètement sous sa coupe. Ce qu'il avait vu, était-ce un produit de son imagination ou la stricte réalité ? Il était incapable de répondre à cette question, pas plus qu'il ne savait s'il

¹³ Dieu grec et romain de la lumière et des arts. La plupart des maisons de Pompéi tirent leur nom de statues et de fresques qu'on y a trouvées ou de personnages plus ou moins oélèbres qui sont censés les avoir habitées. (N.d.E.)

était éveillé ou s'il rêvait. Vainement il essayait de résoudre cette énigme, quand tout à coup un étrange frisson le secoua. Il ne voyait ni n'entendait rien, mais, à certaines vibrations mystérieuses de son être, il sentait qu'autour de lui Pompéi s'était remis à vivre à l'heure de midi, de même que Gradiva qui était entrée dans la maison où elle avait habité avant la fatale journée d'août 79.

A l'occasion d'un précédent séjour, Norbert avait remarqué la Maison de Méléagre, mais il ne l'avait pas visitée; il s'était arrêté quelques minutes seulement au musée de Naples devant la fresque représentant Méléagre et Atalante¹⁴, sa compagne de chasse. Cette peinture avait été découverte dans la maison de la Via di Mercurio qui en avait tiré son nom.

Après avoir retrouvé l'usage de ses jambes, Norbert se dirigea vers la Maison de Méléagre, se demandant avec un certain scepticisme si cette maison tirait vraiment son nom du chasseur célèbre pour avoir abattu le sanglier d'Artémis. Il lui était subitement revenu à la mémoire que Méléagre était aussi le nom d'un poète grec qui avait vécu un siècle environ avant la destruction de Pompéi, et il était très possible qu'un de ses descendants ait émigré dans cette ville et y ait fait construire la maison en question. Cette hypothèse concordait avec une autre qui avait germé dans son esprit: il avait un jour supposé—en fait il en était sûr—que Gradiva fût d'origine grecque et il se représenta l'image d'Atalante telle qu'Ovide l'a décrite dans le huitième livre de ses Métamorphoses: « Une fibule polie agrafait le haut de son vêtement; rien ne paraît ses cheveux assemblés et noués en une seule masse¹⁵. » Il ne se rappelait plus exactement les vers mais il n'en avait pas oublié le sens. En revanche, il se souvenait que la jeune épouse du fils d'Enée, Méléagre, répondait au nom de Cléopâtre. Il était donc fort vraisemblable, pour ne pas dire certain, qu'il ne s'agissait pas du chasseur, mais du poète grec Méléagre.

Telles étaient les pensées, où se mêlaient l'archéologie, la mythologie, la littérature et l'histoire, qui traversaient l'esprit de Norbert Hanold dans la fournaise de ce midi de Campanie. Il passa devant la Maison de Castor et Pollux, devant celle du Centaure et s'arrêta devant la Maison de Méléagre, sur le seuil de laquelle on pouvait encore lire le salut incrusté dans la pierre: Ave. Sur le mur du vestibule on voyait Méléagre remettre à la Fortune une bourse remplie d'argent: c'était sans doute une allégorie faisant allusion à la richesse et autres événements

¹⁴ Héronne de la mythologie grecque qui excellait à la course. Elle prit part à la fameuse chasse où Méléagre, fils du roi de Calydon, mit à mort un terrible sanglier qui ravageait son royaume. (N.d.E.)

¹⁵ Traduction de Joseph Charnonard. (N.d.E.)

heureux des anciens occupants de ces lieux. Derrière s'ouvrait l'atrium, dont le centre était occupé par une table ronde de marbre soutenue par trois griffons. L'endroit, vide et silencieux accueillit Norbert avec la plus complète indifférence et n'éveilla en lui aucun souvenir d'une visite antérieure. Pourtant il se rappela bientôt y être déjà venu, car l'intérieur était différent de celui des autres maisons de la ville que l'on avait dégagées. Le péristyle, au-delà du tablinum, ne se prolongeait pas vers l'arrière par l'atrium comme c'était l'usage, mais vers la gauche; et il était bien plus vaste, bien plus beau que celui des autres demeures de Pompéi : un portique l'entourait, soutenu par vingt-quatre colonnes peintes en rouge dans leur moitié inférieure et blanches vers le haut. Elles donnaient à ce grand et silencieux ensemble une certaine solennité. Le milieu était occupé par un bassin en forme de fontaine, au pourtour richement travaillé. Dans cette maison, à en juger par tous ces détails, avait dû habiter un homme hautement réputé, cultivé et doué d'un grand goût artistique.

Norbert regarda dans toutes les directions et prêta attentivement l'oreille. Mais il ne perçut aucun bruit et ne vit rien bouger. Dans ces pierres inertes ne passait plus aucun souffle de vie. Si Gradiva était entrée dans cette Maison de Méléagre, il fallait admettre qu'elle avait disparu dans le néant.

La partie arrière du péristyle se prolongeait par une pièce, l'oecus, l'ancienne salle de réception; elle était entourée sur trois côtés de colonnes jaunes cette fois qui, de loin, dans l'éblouissante lumière solaire, paraissaient plaquées d'or. Entre elles, à leur pied, brillait un rouge plus vif que celui des murs, un rouge qu'aucun pinceau de l'Antiquité n'avait étalé sur le sol: il était le fait de la nature printanière, car il ne restait rien du carrelage d'autrefois, complètement ravagé par les intempéries. Il ne faut pas oublier qu'on était en mai, ce mois qui exerçait là de nouveau sa millénaire autorité et recouvrait tout l'oecus, comme dans beaucoup d'autres maisons de la cité, d'un tapis de coquelicots vermeils. Les vents en avaient transporté les graines qui avaient germé dans la cendre; c'était une véritable nappe de fleurs serrées qui ondulaient, tout au moins en apparence, car en réalité elles se tenaient immobiles: l'Atabulus, n'ayant pas accès jusqu'à elles, devait se contenter de murmurer au dessus de leurs têtes. Toutefois le soleil les faisait à ce point flamboyer qu'on avait l'impression de se trouver au bord d'un étang agité de vagues rouges.

Norbert Hanold avait déjà vu un spectacle semblable dans d'autres maisons, mais sans y avoir prêté autrement attention. Ici, en revanche, il fut parcouru d'un étrange frisson. Les fleurs du rêve, qui poussaient sur

les rives du Léthé¹⁶, emplissaient l'espace, et Hypnos¹⁷ était étendu parmi elles, Hypnos, ce dieu qui, grâce aLx sucS amassés par la nuit dans les calices rouges des pavots, distribue le sommeil et engourdit les sens. Norbert, qui était entré dans l'oeclus par le portique du péristyle, eut soudain la sensation que ses tempes étaient touchées par l'invisible baguette magique dudit Hypnos, ce vieux vainqueur des dieux et des hommes. Certes, il ne bascula pas dans une profonde léthargie, mais sentit une agréable douceur de rêve envelopper sa conscience. Il resta quand même maître de ses mouvements et continua d'avancer le long du mur de la grande salle, d'où le fixaient des peintures anciennes: Pâris tendant la pomme, un satyre tenant un aspic dans une main et en menaçant une jeune bacchante effarouchée. Mais à nouveau, et de façon tout à fait inattendue, il aperçut à environ cinq pas de lui, dans l'ombre étroite d'un fragment d'architrave intact, une femme vêtue d'une robe claire: elle était assise sur une marche inférieure, entre deux colonnes: jaunes. A ce moment, elle leva légèrement la tête, offrant ainsi aux regards de ce visiteur imprévu, et dont manifestement elle venait tout juste d'entendre les pas, son visage tout entier. Norbert eut alors la double impression que ce visage lui était à la fois étranger et pourtant bien connu, qu'il l'avait déjà vu ou imaginé. Mais à la manière dont sa respiration s'arrêta et dont son cœur cessa de battre, il sut avec certitude à qui il appartenait. Il avait trouvé la réponse à cette question qu'il ne cessait de se poser: « Qu'est-ce qui a bien pu me pousser à revenir à Pompéi ? »

A l'instant de midi, l'heure des esprits, Gradiva semblait continuer de vivre: elle était là devant lui, dans l'attitude où il l'avait vue en rêve quand elle s'était assise sur les marches du temple d'Apollon. Il y avait sur ses genoux quelque chose de blanc qu'il ne parvenait pas à bien distinguer: on aurait dit une feuille de papyrus sur laquelle se détachait l'éclatante fleur rouge d'un coquelicot. Son visage trahissait la surprise; au-dessous d'un beau front d'albâtre surmonté d'une chevelure d'un brun lumineux, deux yeux clairs semblables à de brillantes étoiles le fixaient d'un regard à la fois étonné et interrogateur. Norbert remarqua presque aussitôt l'identité des traits de la jeune femme avec ceux du bas-relief. C'était bien ainsi qu'ils devaient être, vus de face, et c'est pourquoi, même au premier coup d'œil, ils ne lui étaient pas apparus comme vraiment étrangers. De près, le blanc de la robe tirant un peu sur le jaune prenait de la chaleur; il était visible que le vêtement avait été taillé dans un fin tissu de laine extrêmement souple, ce qui

¹⁶ Fleuve des Enfers, dont les âmes des morts bovaient l'eau pour oublier. (N.d. E.)

¹⁷ Dieu grec du sommeil. {N.d.E.)

expliquait l'abondance de ses plis. Quant au fichu qui enserrait la tête, il était de la même étoffe. Sur la nuque, les cheveux brillants qui en sortaient étaient ramenés sans élégance en un chignon. Sous le joli menton, une petite broche d'or maintenait fermée la robe, à hauteur du cou.

Norbert ne prit conscience de tout cela qu'à demi. D'un geste involontaire, il avait porté la main à son panama, l'avait ôté, avant de s'entendre dire en langue grecque :

« Es-tu Atalante, fille de lasos, ou descends-tu de la lignée du poète Méléagre ? »

Sans répondre, la jeune femme fixa sur lui son regard intelligent et calme, tandis que deux pensées venaient à l'esprit de Norbert: ou bien ce corps apparemment vivant n'était pas doué de parole, ou bien cette femme n'était pas grecque et ne pouvait comprendre ce qu'il lui avait demandé. Il risqua pourtant une deuxième question, mais en latin cette fois:

« Ton père était-il un citoyen d'origine latine appartenant à la haute société de Pompéi ? »

Elle ne répondit pas davantage; seul un léger souffle s'exhala de ses lèvres finement dessinées, comme si elle retenait un rire. Alors il prit peur: celle qui était assise là, devant lui, muette telle une statue, était manifestement un fantôme privé de parole. Cette constatation l'épouvanta et son visage trahit son effroi. C'est alors que Gravidia ne put plus réprimer son envie de rire: ses traits s'éclairèrent d'un vrai sourire et elle dit en même temps:

« Si vous voulez me parler, faites-le en allemand ! »

C'était vraiment étrange d'entendre ces mots de la bouche d'une femme de Pompéi, morte depuis deux mille ans ou, plutôt, ce l'eût été pour un interlocuteur qui se serait trouvé dans une autre disposition d'esprit.

Mais pour Norbert toute étrangeté disparaissait, cédant la place à deux sentiments qui se heurtaient en lui: à savoir que Gravidia était d'un côté capable de parler et que, de l'autre, sa voix avait fait sur lui une certaine impression. Cette voix, qui avait le même éclat que les yeux, était un peu basse; elle rappelait le tintement d'une cloche que l'on vient de heurter et vibrait doucement, dans le silence ensoleillé, au-dessus du tapis de coquelicots. Le jeune archéologue eut soudain conscience qu'il l'avait déjà entendue dans son imagination et involontairement il exprima tout haut son sentiment :

« J'étais sûr que le son de ta voix était ainsi. »

Le visage de la jeune femme manifesta qu'elle cherchait à comprendre quelque chose, mais sans y parvenir. Après la remarque de Norbert, elle dit:

« Comment le saviez-vous ? Vous ne m'avez encore jamais adressé la parole. »

Il ne trouvait plus du tout surprenant qu'elle parle l'allernand et emploie la troisième personne du pluriel, ainsi que le voulait l'usage moderne. Puisqu'elle le faisait, c'était, pensa-t-il, parce qu'il ne pouvait en être autrement, et il ajouta rapidement:

« Adressé la parole, non, mais quand tu t'es allongée pour dormir, je t'ai crié quelque chose et je suis venu près de toi. Ton visage était empreint d'une calme beauté, comme s'il avait été de marbre. S'il te plaît, pose-le de nouveau sur la marche, comme l'autre fois ! »

Pendant qu'il s'exprimait ainsi, un événement particulier avait a lieu: un papillon doré, dont le bord interne des ailes supérieures était légèrement teinté de rouge, s'envola des pavots vers les colonnes, voltigea plusieurs fois autour de la tête de Gradiva et se posa sur ses bruns cheveux ondulés, au-dessus du front. A cet instant, la frêle silhouette de la jeune femme se redressa en un mouvement à la fois rapide et tranquille; elle lança vers Norbert un bref regard, qui semblait exprimer qu'elle le prenait pour un maniaque. Puis elle avança le pied et s'éloigna, en longeant les colonnes du vieux portique de sa démarche caractéristique. Il l'aperçut encore un moment, puis elle disparut à ses yeux comme engloutie par le sol.

Il se tenait là, le souffle coupé, abasourdi, et pourtant confusément conscient de ce qu'il venait de voir: l'heure de midi, où les esprits reviennent sur terre, était passée, et un messager ailé, venu de chez Hadès¹⁸, de la prairie des asphodèles¹⁹, avait été envoyé à la morte sous la forme d'un papillon, pour lui signifier d'avoir à retourner aux Enfers. A cette impression s'en ajoutait une autre, assez vague: Norbert savait que dans les pays méditerranéens ce beau papillon portait le nom de Cléopâtre; c'était ainsi que s'appelait la jeune épouse de Méléagre, fils du roi de Calydon. Ne pouvant supporter la douleur causée par la mort de son mari, elle avait remis elle-même sa vie aux puissances souterraines.

Quand Gradiva: s'était éloignée, Norbert lui avait crié: « Reviendras-tu ici demain à midi ? »

Mais elle ne s'était pas retournée et avait disparu, sans répondre, derrière les colonnes, dans un coin de l'oecus. Alors il avait eu la brusque envie de courir vers elle; mais la robe claire s'était bel et bien volatilisée. La Maison de Méléagre se dressait vide dans le flarnboiement du soleil; seul restait visible le papillon Cléopâtre aux

¹⁸ Dieu grec des morts. (N.d.E.)

¹⁹ La croyant agréable aux défumts, les Grecs semaient cette plante autour des tombeaux. (N.d.E.)

ails dorées teintées de rouge. Il décrivit lentement quelques cercles avant de se dérober à la vue au-dessus du carré de coquelicots. A quelle heure et comment il était revenu à l'ingresso, Norbert Hanold eût été bien en peine de le dire. Il se souvint seulement que son estomac avait impérieusement réclamé qu'on lui servît quelque nourriture au restaurant du Diomède, à une heure avancée de l'après-midi. Ensuite, ayant pris le premier chemin venu, il avait marché au hasard et s'était retrouvé sur la côte du golfe, au nord de Castellamare. Il s'était assis sur un bloc de lave et y était resté, caressé par la brise marine, jusqu'au moment où le soleil parvient à égale distance du mont Sant Angelo au-dessus de Sorente et du mont Epomeo dans l'île d'Ischia. Malgré cette halte de plusieurs bonnes heures au bord de l'eau, l'air frais ne lui avait été d'aucun secours sur le plan moral, et il rentra à l'hôtel dans le même état d'esprit que lorsqu'il l'avait quitté. Il y trouva les autres clients très occupés par la cena²⁰. Il prit place à une table à l'écart, dans un coin de la salle à manger, se fit apporter un fiaschetto²¹ de vin du Vésuve et se mit à examiner les convives, tout en écoutant leurs conversations A les voir et à les entendre, aucun d'eux n'avait apparemment rencontré à midi une Pompéienne, ressuscitée pour quelques instants. Il aurait dû s'en douter car, à cette heure là, ils étaient déjà tous attablés pour le pranzo²²

.....

Cette dernière prière de Gravidia avait été motivée par un geste de courtoisie du mari de Gisa, qui semblait vouloir l'accompagner. Elle s'était exprimée de la façon la plus vivante, la plus simple, tout à fait comme il convenait à cette rencontre imprévue avec une amie chère à son cœur. Toutefois elle avait parlé très vite ce qui prouvait bien, comme elle venait de le dire, qu'elle ne pouvait rester plus longtemps. C'est pourquoi, quelques minutes à peine après la disparition de Norbert, elle sortit dans la Via di Mercurio. A cette heure-là la rue n'était animée ça et là que par un lézard à la queue fréillante. Zoé s'immobilisa quelques secondes au bord du trottoir, visiblement préoccupée par une pensée qui avait soudain traversé son esprit. Puis elle partit en direction de la porte d'Herculanum changea de côté au carrefour du Vicolo di Mercurio et de la Via di Sallustio²³, en passant

²⁰ Diner.

²¹ Petite fiasque: bouteille italienne garnie de paille. (N.d.T.)

²² Déjeuner

²³ Rue de Salluste », ce dernier étant un historien latin (vers 86~35).

Mais il s'agit : sans doute là d'un autre Salluste. (N.d.E.)

d'une pierre à l'autre, avec la démarche gracieuse et agile de Gradiva, et arriva très rapidement aux deux pans de mur latéraux, seuls vestiges de la Porte d'Herculanum. Au delà s'étendait la Voie des tombeaux, mais pas aussi scintillante et aveuglante que la veille quand Norbert l'avait scrutée du regard. Le soleil semblait conscient d'en avoir un peu trop fait dans la matinée: il s'était caché derrière un voile gris, dont on sentait qu'il allait s'épaissir encore et sur lequel les cyprès qui avaient poussé çà et là dans cette Voie des tombeaux découpaient leur masse noire aux contours nets. Le spectacle était différent de celui des jours précédents: il manquait le scintillement qui, secrètement, inondait tout. La rue elle-même baignait dans une atmosphère de tristesse; elle avait pris un air funèbre qui correspondait bien à son nom. Cette impression ne diminua pas lorsque Zoé vit bouger quelque chose à l'autre extrémité de la rue. Bien au contraire, elle eut le sentiment que dans le voisinage de la Villa de Diomède une ombre cherchait son tumulus et disparaissait dans l'un des monuments funéraires.

Ce n'était pas le plus court chemin que Zoé venait de prendre pour rejoindre l'Albergo del Sole. Elle se trouvait plutôt dans la direction opposée. Mais la jeune femme avait dû s'apercevoir après coup que le temps ne pressait pas tellement pour regagner le restaurant. Aussi, après s'être arrêtée quelques instants près de la Porte d'Herculanum, poursuivit-elle sa route sur les plaques de lave de la Voie des tombeaux; et, à chacun de ses pas, la plante du pied qui restait en arrière se redressait presque à la verticale.

La Villa de Diomède tirait son nom, arbitrairement du reste, du mausolée qu'un certain libertus—un affranchi—Marcus Arrius Diomedes, promu au rang de responsable du quartier, avait fait élever non loin de là pour son ancienne patronne, Arria, ainsi que pour lui et les membres de sa famille. Cette villa était donc une batissee très importante qui renfermait d'incontestables témoignages de la catastrophe de Pompéi. Un amas de vestiges variés en constituait la partie supérieure. Au-dessous, un immense jardin, encadré d'un portique bien conservé, était orné en son centre d'un petit temple et des maigres restes d'une fontaine. Plus bas, deux escaliers menaient à une sorte de souterrain circulaire voûté, faiblement éclairé par un demi jour diffus. Les cendres du Vésuve avaient pénétré jusque-là aussi et on avait découvert à cet endroit les squelettes de dix-huit femmes et enfants: après avoir rapidement réuni quelques provisions, ils avaient cherché leur salut dans cet espace à moitié souterrain, et ce refuge trompeur était devenu leur tombeau. Ailleurs on avait retrouvé, allongé par terre, le corps présumé du maître de céans, également asphyxié. Il avait voulu se sauver par la porte du jardin qui devait être verrouillée, car il en tenait la clef à la main. A côté de lui gisait le squelette d'un

homme accroupi, sans doute celui d'un domestique qui portait un sac rempli d'un nombre considérable de pièces d'or et d'argent. Les corps des malheureux avaient été conservés par les cendres durcies et on en avait fait des moulages. L'un d'eux, exposé dans une vitrine du Museo Nazionole de Naples, est l'empreinte exacte du cou, des épaules et de la belle poitrine d'une jeune femme vêtue d'une robe de voile²⁴

Au moins une fois, la Villa de Diomède était inévitablement le terme de toute visite de Pompéi pour le touriste conscient de ses devoirs; mais à cette heure, étant donné aussi sa situation écartée, on pouvait, sans grand risque de se tromper, supposer qu'on n'y rencontrerait aucun curieux. C'est pourquoi Norbert l'avait choisie pour s'y réfugier et pour réfléchir tout à son aise, ce qui exigeait la solitude la plus complète dans le silence total et le calme absolu. Mais, sur ce dernier point, des difficultés n'allaient pas tarder à surgir, car son sang ne circulait pas précisément avec calme dans ses vaisseaux. En quelque sorte, Norbert avait dû conclure un accord entre ces deux exigences, au terme duquel la tête garderait le dessus, tandis que les pieds pourraient suivre leur impulsion: c'est pourquoi, depuis qu'il était arrivé, il avait fait le tour du portique, réussissant à maintenir son équilibre physique, tout en s'efforçant en même temps de réaliser celui de son esprit. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Sans doute Norbert se rendait-il bien compte qu'il avait complètement perdu la raison en croyant qu'il était resté en la compagnie d'une jeune Pompéienne ressuscitée. Certes, reconnaître sans réserve cette folie représentait incontestablement un remarquable progrès dans son effort pour recouvrer son bon sens. Pourtant, il n'en était pas encore là; car s'il admettait que Gradiva n'était qu'une ombre, il était bien obligé d'admettre aussi qu'elle vivait toujours. La preuve en était irréfutable: d'autres que lui l'avaient vue, savaient qu'elle s'appelait Zoé et lui avaient parlé comme on parle à une vivante. D'autre part elle connaissait ses nom et prénom, ce qui ne pouvait s'expliquer que par un don surnaturel. Cette double nature restait donc une énigme pour la raison qui lui revenait petit à petit. A ces deux éléments inconciliables s'en ajoutaient deux autres de même nature : Norbert formulait ardemment le vœu de faire partie des gens ensevelis dans la Villa de Diomède voici deux mille ans, afin de ne plus courir le risque de rencontrer une nouvelle fois Zoé-Gradiva; mais, en même temps, il éprouvait le sentiment particulièrement agréable d'être vivant et de pouvoir la rencontrer encore. Pour employer une image terre à terre mais exacte, on pourrait dire que tout cela tournait dans sa tête comme la roue d'un moulin, tandis qu'il ne cessait de marcher en rond sous le long portique, ce qui ne l'aidait en rien à démêler cet écheveau de

²⁴ C'est ce moulage qui inspira à Gautier sa nouvelle Ama Mumlia

contradictions. Au contraire, il avait la vague impression que tout s'assombrissait de plus en plus autour de lui comme en lui. Soudain, en contournant un des quatre angles du portique, il eut un sursaut qui le rejeta en arrière. A six pas de lui, assise sur un pan de mur assez haut, il aperçut une des jeunes filles qui avaient trouvé la mort dans les cendres. Non, c'était là une absurdité que sa raison avait rejetée une fois pour toutes. Et pourtant ses yeux eux-mêmes, et autre chose encore en lui qui n'avait pas de nom, en étaient sûrs: c'était Gradiva. Elle était juchée sur le mur comme autrefois sur la marche du temple; mais aujourd'hui, dans la mesure où le mur était assez haut, ses petits pieds pendaient dans le vide, bien visibles, avec leurs chaussures couleur de sable, jusqu'à ses gracieuses chevilles sous le bord de la robe.

Le premier réflexe de Norbert fut de fuir entre deux piliers et de traverser le jardin en courant. Ce qu'il craignait le plus au monde depuis une demi-heure venait brusquement de se produire: le fantôme le regardait de ses yeux clairs, et il remarqua que ses lèvres étaient sur le point d'esquisser un sourire moqueur. Mais elles ne le firent pas; en revanche, une voix qu'il connaissait bien parvint à ses oreilles:

« dehors, tu vas te mouiller ! »

Il s'aperçut alors qu'il pleuvait, c'est ce qui avait tout obscurci. Sans nul doute les plantes de Pompéi et des alentours ne pourraient qu'en tirer profit, mais dire cela d'un humain pourrait paraître risible. Pour l'instant ce qui effrayait Norbert, c'était moins le risque de mourir que le ridicule. C'est pourquoi, involontairement, il renonça à fuir et resta planté là, perplexe, regardant les pieds de Zoé qui, comme pris d'impatience, s'agitaient légèrement en tous sens. Mais, voyant que ce spectacle ne l'aidait pas à clarifier de pensées qu'il était toujours incapable d'exprimer, la jeune femme aux mignons petits pieds reprit la parole :

« La dernière fois, nous avons été interrompus au moment où tu voulais me parler des mouches, ce qui m'a fait supposer que tu étais ici pour la étudier ou alors que tu pensais à une mouche qui serait enfermée dans ta tête. As-tu réussi à capturer et à tuer celle qui s'était posée sur ma main ? »

Ses lèvres s'illuminèrent alors d'un sourire si léger et si gracieux qu'il ne put rien imaginer d'effrayant. Au contraire, Norbert retrouva l'usage de la parole, avec tout de même cette restriction qu'il ne sut plus soudain quel pronom il devait utiliser dans sa réponse. Pour échapper à ce dilemme, il s'avisa de n'en utiliser aucun et répondit :

« J'avais, comme on dit, le cerveau tout embrouillé. Je demande pardon d'avoir... cette main, de sorte que... Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu être aussi sot, mais je ne suis pas non plus en état de

comprendre comment la propriétaire de cette main a pu me reprocher ma... mon manque de bon sens, en m'interpellant par mon nom »
Gradiva cessa de balancer ses pieds et répliqua, toujours à la deuxième personne :

« Tu n'as pas encore compris, Norbert Hanold. Je n'en suis pas autrement surprise, car tu m'y as depuis longtemps habituée. Pour refaire cette expérience, il ne m'était point nécessaire de venir à Pompéi; et tu aurais pu me la confirmer à cent bonnes lieues d'ici.

—A cent lieues d'ici ? répéta-t-il abasourdi et bégayant à moitié. Où donc ?

—Dans la maison du coin en face de la tienne, sur le côté; à ma fenêtre se trouve une cage avec un canari.»

Comme un souvenir remontant d'un lointain passé, ce dernier mot frappa Norbert qui répéta:

« Un canari... » Puis il ajouta, en bégayant encore davantage: « Celui... celui qui chante ?

—C'est ce qu'ils ont coutume de faire en effet, surtout au printemps, quand le soleil se met à nous envoyer sa chaleur. Dans cette maison habite mon père, le professeur de zoologie Richard Bertgang. »

Norbert écarquilla démesurément les yeux, avant de dire :

« Bertgang, alors c'est vous... C'est vous mademoiselle Zoé Bertgang ? Mais je ne vous ai pas reconnue... »

Les deux pieds se remirent à se balancer doucement dans le vide et Zoé répliqua :

« Si tu trouves le vouvoiement plus seyant, je peux l'employer aussi, mais le « tu » m'est venu spontanément sur le bout de la langue. Je ne sais plus si, autrefois, quand nous allions chaque jour courir ensemble, en toute amitié, et que, par moments, pour changer un peu, nous nous donnions des coups de poing et des bourrades, j'avais un autre air. Mais si ces dernières années vous aviez eu un regard pour moi, vos yeux se seraient davantage ouverts, et vous vous seriez aperçu que mon aspect d'aujourd'hui je l'ai en réalité depuis un certain temps. Ma parole, comme on dit chez nous, il pleut des hallebardes, et vous n'allez plus avoir un poil de sec ! »

Non seulement les pieds de Zoé avaient trahi en elle une recrudescence d'agacement et d'impatience, mais la voix, de son côté, avait pris un ton doctoral, désagréable, mordant, si bien que Norbert avait senti qu'il risquait de se retrouver tel un grand lycéen qu'on gourmande et qui est incapable de répondre quoi que ce soit. C'est pourquoi, machinalement, il avait cherché une issue entre les piliers; et c'était au mouvement qui avait trahi son désir de fuir que se rapportait la dernière phrase de Zoé, dite sur le ton le plus tranquille. Certes, elle avait parfaitement raison, car l'expression « il pleut des hallebardes »

indiquait bien ce qui se passait hors de l'auvent protecteur. Un déluge tropical, comme il ne s'en produit que rarement en Campanie, s'était abattu de plein fouet sur Pompéi dans un vacarme terrible, un peu comme si la mer Tyrrhénienne était tombée du ciel sur la Villa de Diomède. D'autre part, on aurait dit un mur épais fait de milliards de gouttes scintillantes semblables à des perles de la grosseur d'une noisette. Dans ces conditions, il était naturellement impossible de se risquer à l'extérieur, et Norbert Hanold se vit contraint de rester dans cette salle de classe qu'était devenu le portique, ce dont profita la jeune maîtresse d'école, au visage intelligent et frais, pour poursuivre ses explications pédagogiques après une petite pause :

« A l'époque où on nous gratifie, je ne sais trop pourquoi, du sobriquet de « jouvencelles », j'avais ressenti pour vous une étrange attirance et j'étais persuadée que je ne pourrais trouver sur terre ni plus agréable. Je n'avais ni mère, ni frère, ni sœur. Quant à mon père, il s'intéressait beaucoup plus à un orvet conservé dans l'alcool qu'à sa fille. Or il faut bien que chacun, même une fille, ait de quoi occuper ses pensées et tout ce qui en découle. A l'époque, c'était vous. Mais quand l'archéologie vous eut pris sous son aile, je découvris que tu — excusez-moi, mais votre digne trouvaille du « vous » me paraît par trop inepte et ne va pas avec ce que je veux dire — je découvris donc que tu étais devenu un personnage assommant, qui n'avait plus d'yeux, du moins pour moi, plus de langue et plus de mémoire pour se rappeler notre amitié d'autrefois. C'est sans doute la raison pour laquelle mon aspect extérieur changea, car lorsque par hasard j'étais invitée quelque part en même temps que toi, cet hiver encore, tu ne me voyais pas, tu ne m'entendais pas. Certes cette attitude ne m'était pas spécialement réservée, tu procédais de même avec les autres. Pour toi, je n'étais plus que du vent; et avec tes mèches blondes que j'avais si souvent ébouriffées, tu avais l'air aussi ennuyeux, desséché et avare de mots qu'un cacatoès empaillé, mais en même temps aussi majestueux qu'un — comment dit-on ? — archéoptéryx, ce monstre ailé antédiluvien. Mais que ta tête ait caché une imagination aussi formidable, au point que tu m'aies prise ici à Pompéi pour quelque chose d'exhumé et de ressuscité, je ne l'aurais jamais supposé. Quand tu t'es trouvé inopinément devant moi, j'ai eu du mal à comprendre les ahurissantes chimères que ton imagination avait forgées. Puis cette aventure m'a amusée et, malgré son côté extravagant, m'a finalement bien plu. Car, comme je viens de te le dire, j'étais loin de m'attendre chez toi à de telles dispositions d'esprit »

Telles furent les paroles de mademoiselle Zoé Bertgang. A la fin, certes, elle avait quelque peu adouci le ton et modéré l'expression de ce qui avait finalement été un sermon sans indulgence, détaillé et instructif.

Ce qu'il y avait eu de surprenant pendant que Zoé parlait, c'était sa ressemblance frappante avec la Gradiva du bas relief, non seulement dans les traits du visage, la silhouette, les yeux intelligents, chevelure aux ondulations charmantes, mais aussi dans la gracieuse démarche qu'elle lui avait donné à voir à plusieurs reprises. Robe et fichu en fin cachemire aux nombreux plis complétaient cette extraordinaire ressemblance. Il pouvait bien y avoir eu beaucoup de folie à croire qu'une femme de Pompéi ensevelie sous les cendres du Vésuve deux mille ans auparavant se retrouve par moments vivante, marche, parle, dessine et mange du pain. Mais, quand la foi rend heureux, ne fait-elle pas accepter aussi une bonne dose de mystère ? Et si l'on veut porter un jugement sur l'entendement de Norbat Hanold, tout bien considéré, il faut lui accorder sans restriction les circonstances atténuantes pour le fait insensé qu'il considéra pendant deux jours Gradiva comme une Rediviva, une ressuscitée.

Bien qu'il fût resté au sec sous l'avancée du portique, on pouvait indubitablement le comparer à un caniche qui vient de recevoir un seau d'eau sur la tête; avec cette différence, toutefois, que la douche lui avait fait le plus grand bien. Sans trop savoir au juste pourquoi, il sentit que sa respiration reprenait un meilleur rythme. Sans nul doute, le ton plus doux de la fin du sermon y avait contribué—on peut en effet employer ici le mot « sermon », car l'oratrice était assise sur son mur comme sur le siège d'une chaire d'église—de même qu'y avait également aidé la lueur rayonnante qui filtrait entre ses paupières, lueur semblable à celle que fait apparaître dans les yeux des fidèles l'espoir de la béatitude. Maintenant donc que la semonce était terminée, et apparemment bien terminée, Norbert parvint à dire :

« Oui, je te reconnais. Non, au fond, tu n'as pas changé, c'est bien toi, Zoé, ma bonne, joyeuse et intelligente camarade d'autrefois. Comme c'est étrange... »

La jeune femme poursuivit :

« ...que quelqu'un doive mourir pour revivre ensuite. Mais il faut croire que, pour l'archéologue, c'est nécessaire.

—Non, je veux parler de ton nom.

—Qu'a-t-il d'étrange ? »

Le jeune professeur était très versé non seulement dans les langues anciennes, mais aussi dans l'étymologie des termes germaniques. Il répondit :

« Bertgang a la même signification que le latin Gradiva et désigne "celle qui resplendit en marchant". »

Les deux chaussures de Zoé, en forme de sandales, faisaient penser par le mouvement qu'elle leur donnait au balancement d'une bergeronnette impatiente qui attend quelque chose; mais ce n'étaient

pas des explications de linguiste que la jeune dame aux jolis pieds attendait. Par l'expression de son visage, elle laissait deviner qu'elle avait une tâche urgente à faire; cependant elle fut interloquée par l'exclamation que poussa Norbert sur le ton de la plus profonde conviction:

« Quelle chance que tu ne sois pas Gradiva, mais que tu ressembles à cette jeune femme si sympathique ! »

Zoé ne cacha pas un certain étonnement: « Qui est-ce ? De qui veux-tu parler ?

—De celle qui t'a adressé la parole dans la Maison de Méléagre !

—Tu la connais ?

—Oui, je l'ai déjà vue. C'est la première femme qui m'ait vraiment plu.

—Tiens ! Et où l'as-tu vue ?

—Ce matin dans la Maison du Faune. Elle et son mari ont fait quelque chose de tout à fait étrange.

—Quoi donc ?

—Comme ils ne m'avaient pas vu, ils se sont embrassés. Ce n'est rien que de très normal. Pourquoi sinon seraient-ils venus à Pompéi en voyage de noces ? »

A ces mots, le tableau que Norbert avait sous les yeux se modifia soudain: le vieux pan de mur se retrouva vide, car celle qui l'avait choisi à la fois pour siège, bureau de professeur et chaire d'église en était prestement descendue. Disons plutôt s'en était envolée avec le même balancement agile de la bergeronnette qui s'élançait dans les airs, si bien qu'elle était de nouveau sur ses pieds de Gradiva, avant même que les regards de Norbert n'aient bien pu saisir le mouvement descendant de son vol. Et elle dit aussitôt :

« La pluie a cessé. Les maîtres trop sévères ne gardent pas longtemps leur autorité sur leurs élèves, c'est tout à fait conforme à la raison, et les choses sont redevenues normales. Moi de même. Tu peux aller rejoindre Gisa Hartleben, je ne connais pas son nouveau nom. Tu pourras sans doute lui être de quelque secours sur le plan scientifique durant son séjour à Pompéi. Il me faut retourner à l'Albergo del Sole, où mon père doit m'attendre pour déjeuner. Peut-être nous reverrons-nous en Allemagne lors d'une réception, ou même, pourquoi pas, sur la Lune... Adieu ! »

Telles furent les paroles de Zoé Bertgang, dites sur le ton éminemment aimable, mais indifférent, d'une jeune dame bien élevée. Elle avança son pied gauche, et la plante du pied droit apparut presque verticale. Comme en plus elle avait remarqué que le sol était très mouillé, elle retroussa un peu sa robe, exactement comme le faisait la Gradiva du bas-relief. Norbert, qui se trouvait à peine à deux longueurs de bras, s'aperçut pour la première fois d'une insignifiante différence entre la

vivante Zoé et la Gradiva de la sculpture : à celle-ci manquait ce que l'autre possédait et qui apparaissait très distinctement au premier coup d'œil: une petite fossette sur la joue. Et cette fossette était justement le lieu d'un petit événement difficile à déterminer. Elle était légèrement plissée et froncée, pouvant exprimer à la fois soit un agacement soit l'envie réprimée de rire, peut-être même les deux. C'est sur ce petit point que s'étaient fixés les regards de Norbert, et bien qu'il fût à présent en pleine possession de sa raison, ainsi qu'on venait de le lui attester, ses yeux furent une fois encore, semble-t-il, victimes d'une illusion d'optique. Sur un ton particulièrement triomphant il annonça :

« Voici de nouveau la mouche ! »

La phrase sonna si étrangement que Zoé, qui ne comprenait rien et ne pouvait se voir elle-même, s'écria involontairement :

« La mouche ? Où est-elle ?

—Là, sur ta joue ! »

Au même moment, Norbert passa brusquement un bras autour de la nuque de Zoé et, de ses lèvres, essaya d'attraper l'insecte si méprisé qu'il avait cru voir dans la fossette. Mais manifestement n'y parvint pas, car il s'écria : « Non, maintenant elle est sur ta bouche. »

Et, avec la rapidité de l'éclair, il tenta une nouvelle fois de s'en saisir de la même façon; il le fit avec tant de persévérance qu'on ne pouvait douter du succès de son entreprise.

Oh, surprise La Gradiva vivante ne fit rien pour l'en empêcher et lorsque, une minute après, elle dut reprendre son souffle, elle ne dit pas :

« Tu es vraiment fou, Norbat Hanold »

Non, mais un charmant sourire éclaira ses lèvres, dont la rougeur était nettement plus accentuée qu'auparavant. C'était reconnaître en fait qu'elle était absolument persuadée de la totale guérison de Norbert. La Villa de Diomède avait été témoin deux mille ans plus tôt, dans un moment dramatique, d'événements effrayants; aujourd'hui, elle avait vu et entendu pendant une heure des choses qui étaient bien loin d'inspirer de la terreur. Zoé eut alors une pensée pleine de bon sens, qu'elle exprima toutefois contre son désir et sa volonté :

« Maintenant il me faut vraiment partir, sinon mon pauvre père va mourir de faim. Je pense que tu pourrais renoncer pour l'instant à rencontrer Gisa Hartleben, de qui tu n'as plus rien à apprendre durant le déjeuner, et que tu pourrais te contenter de l'Albergo del Sole et de ma compagnie. Non ? »

On peut conclure de ces paroles que, pendant l'heure qu'ils venaient de passer ensemble, ils avaient parlé d'une certaine chose parmi bien d'autres; et cette chose indiquait que l'enseignement de la jeune femme avait été fort utile à son ami. Mais ce n'est pas ce qu'il retint de

l'exaltation de Zoé: pour la première fois, il lui vint à l'esprit une idée qui le remplit de crainte et lui fit dire en bégayant

« Ton père... Que va-t-il ... »

Sans laisser paraître l'inquiétude qui venait de sourdre en elle, Zoé répondit :

« Rien, vraisemblablement. Je ne suis pas une pièce indispensable à sa collection zoologique; si je l'étais, peut-être mon coeur ne se serait pas si sottement attaché à toi. Depuis longtemps, du reste, j'ai fort bien compris qu'une femme sur cette terre n'est bonne qu'à ôter à l'homme tout souci matériel. Presque toujours, c'est moi qui en soulage mon père; et sur ce point tu peux être tranquille quant à ton avenir. Mais si pour une fois, et précisément aujourd'hui, il avait une autre idée que la mienne, nous procéderions le plus simplement du monde: tu partirais pour quelques jours à Capri, où, avec un nœud coulant fait d'une tige d'herbe, tu capturais un lézard Faraglionensis. Tu pourrais t'entraîner auparavant sur mon petit doigt. Puis tu le remettrais en liberté et tu l'attraperais une seconde fois sous ses yeux. Après quoi tu lui laisserais le choix moi ou le lézard. Je suis si sûre de tomber entre tes mains que j'en souffre presque pour toi. A l'égard de son collègue Eima, je le sens bien aujourd'hui, je me suis conduite comme une ingrate, car sans sa géniale invention pour surprendre les lézards, je ne serais sans doute jamais venue dans la Maison de Méléagre, ce qui aurait été dommage, pas seulement pour toi, mais aussi pour moi. »

Quand elle acheva de parler, ils étaient déjà hors de la Villa de Diomède. Malheureusement, il n'y avait plus de témoin en ce monde pour dire quel était le ton de la voix de Gradiva et comment elle parlait. Mais si son intonation et sa façon de s'exprimer étaient les mêmes que celles de Zoé, comme aussi tout le reste, elles avaient dû posséder alors un charme particulièrement merveilleux et espiègle. Norbert Hanold, du moins, en fut si subjugué qu'il s'écria avec lyrisme:

« Zoé, chère vie et chère présence, nous ferons notre voyage de noces en Italie et nous n'oublierons pas Pompéi. »

Cette réflexion était vraiment la preuve que l'homme peut changer selon que changent les circonstances, et que la mémoire peut perdre une partie de son pouvoir. En effet, il ne lui revint pas à l'esprit que lui et sa compagne allaient s'exposer, pendant ce voyage, au danger d'être considérés comme un August et une Grete par quelque voisin de compartiment misanthrope. Il y pensa si peu qu'ils remontèrent toute la Voie des tombeaux main dans la main. Certes, l'endroit ne donnait pas maintenant l'impression d'être bordé de sépultures : un ciel entièrement dégagé l'éclairait de son sourire, le soleil étendait un tapis d'or sur les vieilles plaques de lave et le Vésuve était surmonté de son panache de fumée; toute la ville scintillait de milliers de perles et de diamants laissés

par la pluie. On en oubliait la lave et la cendre. Et c'était avec ces magnifiques diamants que rivalisait l'éclat des yeux de Zoé, la fille du professeur de zoologie. A la proposition que lui fit Norbert, son ami d'enfance exhumé en quelque sorte, lui aussi, des décombres, à cette proposition de retourner avec elle en Italie, elle répondit :

« Aujourd'hui nous n'allons pas nous torturer l'esprit à ce sujet; nous en reparlerons plus tard, après y avoir bien réfléchi tous les deux et en avoir discuté. Pour prendre dès maintenant une telle décision d'ordre géographique, je ne me sens pas encore suffisamment vivante. »

C'était bien là la preuve que Zoé possédait au fond d'elle-même une grande modestie, lorsqu'il s'agissait de jauger ses possibilités de compréhension pour des choses auxquelles elle n'avait pas encore réfléchi.

Le couple était parvenu à la Porte d'Herculanum, où, à l'entrée de la Via Consolare, des pierres permettaient de passer d'un trottoir à l'autre.

Norbert s'arrêta et dit d'un ton tout à fait particulier :

« S'il te plaît, traverse ! »

Un sourire complice passa sur les lèvres de la jeune fille qui, de la main gauche, retroussa légèrement sa robe. Et, sous les yeux rêveurs de Norbert, Gradiva-Rediviva-Zoé Bertgang traversa la rue éclatante de soleil de sa démarche tout ensemble souple et paisible, en passant d'une dalle sur l'autre.